

UNE ANNÉE ENTIÈRE déjà s'était écoulée depuis le début des hostilités contre Sparte, la première année de « la plus vaste implosion qu'ait jamais connue le monde grec », pour citer son historien, l'Athénien Thucydide, lorsque la contagion se déclencha à Athènes. La « contagion » ? Pour les uns, on avait affaire au microbe de la peste bubonique, précurseur du bacille ayant décimé des populations entières dans l'Europe du Moyen Âge. D'autres penchent pour le typhus. D'autres enfin, plus prudents ou davantage soupçonneux, préfèrent évoquer une forme d'épidémie qui, depuis lors, aurait muté ou qu'on aurait éradiquée. Il s'agissait, en tout état de cause, d'un mal infectieux à la mesure de cette époque unique, lequel, contrairement aux œuvres de la statuaire classique et aux non moins classiques ouvrages de ce temps, se voit condamné à demeurer mystérieux. Nulle science humaine ne détenait alors les moyens techniques pour repérer ces créatures invisibles, incolores et inodores circulant entre nous, charriées par l'air qu'on respire ou par l'eau qu'on boit pour vivre, et déréglant jusqu'au trépas les fonctions vitales de l'organisme.

Le dérèglement en question, à en croire Thucydide, qui en fut victime et qui en guérit, touchait d'abord la tête, laquelle se mettait brusquement à brûler. C'était l'été en plus, un été particulièrement

torride et sec, de sorte que la sensation de brûlure devenait insupportable en affectant les yeux, qui se mettaient à rougir, puis la langue, qui enflait, et la gorge, qui irritait le patient. Son haleine commençait à puer, il était la proie d'éternuements irrésistibles, il attrapait des glaires et, sitôt que le mal descendait jusqu'à la poitrine, il souffrait d'une toux grasse et douloureuse. Puis le mystérieux bacille poursuivait son chemin, gagnant alors l'estomac – appelé *καρδία* à l'époque –, dont les troubles entraînaient des crises de hoquet, contraignant le malade à expulser de son corps les différentes formes d'humeurs noire, verte et jaune clair, pour s'attaquer ensuite aux extrémités et aux organes sexuels. La peau prenait une teinte livide, avant de rougir comme sous le coup d'une irritation générale, puis elle se couvrait de pustules et de cratères, tandis que le sujet éprouvait de telles démangeaisons qu'il ne supportait plus le contact de la moindre étoffe, même la plus fine. L'unique forme de soulagement possible consistait à s'immerger dans un bain d'eau froide – denrée rare dans l'Athènes estivale, autrefois comme aujourd'hui, mais qui propageait à merveille les miasmes de l'épidémie.

La vie se voyait privée de défense, « nue et sans chaussures », comme le mythe de la genèse imagine le genre humain, avant que Prométhée ne dérobe à Athéna la créativité manuelle et à Zeus la sagesse politique. On voudra bien me pardonner cette entrée en matière, peu ragoûtante sans doute et certainement rédhitoire. Me voici convaincu qu'elle en découragera plus d'un, le contraignant à délaïsser une lecture à peine entamée. Je voudrais tout de même assurer à ces gens que la mention de tous ces détails n'est pas due chez moi à une adhésion au style réaliste, quoiqu'en certaines circonstances je considère celui-ci

comme adéquat, ni à une pose de narrateur dramatique. Loin de moi l'idée de singer Sophocle, qui ouvre *Œdipe Roi* en décrivant la peste de Thèbes, ou ces auteurs qui, dans l'idée de vous persuader qu'ils disent la vérité, vous dépeignent le monde sous les traits les plus noirs, avant de faire surgir quelque chaloupe de sauvetage sous la forme d'un amour infrangible ou d'une droiture de caractère inexpugnable, laquelle saura mener l'ami Jean Valjean ou le comte de Monte-Cristo jusqu'au triomphe du bon droit, délivrant ainsi le monde de sa noirceur intrinsèque. Non. Plus simplement, je fais démarrer mon histoire à la contagion qui se déclencha à Athènes lors de l'été 430 avant ce qu'il est convenu d'appeler notre ère, car c'est alors qu'a commencé toute cette histoire, pour s'achever trois décennies plus tard, avec le procès et la condamnation à mort de Socrate.

Quant à toi, monsieur l'écrivain, au lieu de chercher à flatter tes lecteurs hypothétiques en évoquant diverses excuses auxquelles toi-même tu ne crois pas, veille à servir aussi bien que tu le pourras les besoins du récit. Tu n'es pas le propriétaire de cette histoire. Elle appartient aux *dramatis personae* qui l'ont incarnée, ainsi qu'à celui ou ceux qui t'ont désigné pour la raconter.

ON RACONTE QUE LA CONTAGION vit le jour en Éthiopie. Puis elle gagna, dit-on, la Haute-Égypte, suivant le cours du Nil elle descendit jusqu'au port de Memphis, où elle embarqua, infectant une cargaison de blé, avant d'échouer au Pirée. De là, perçant dès les premières victimes les Longs Murs, elle fit son entrée à Athènes, où elle poursuivit sa terrible besogne. Le terrain s'avérant favorable, elle sut y gagner une vigueur nouvelle qu'elle mit à profit pour transformer le paysage humain en un univers de mort et d'horreur, et la cité en un foyer d'infection, anéantissant les institutions politiques, abolissant les lois, mettant en pièces la confiance des citoyens. Volatiles et canidés s'avèrent plus sages. Les oiseaux quittèrent l'espace aérien d'Athènes pendant toute la durée de l'épidémie, tandis que les chiens s'organisèrent en meutes errantes, menaçant les personnes qui se risquaient à les approcher et contournant systématiquement les dépouilles qui, de longs jours durant, pourrissent dans les rues, privées de sépulture. Ils hurlaient, furieux de peur et de faim, et leurs aboiements allaient se mêler aux grincements des essieux des chars transportant les morts, aux déchirants cris de douleur qui hantaient aussi bien la lumière du jour que l'ombre de la nuit, aux pleurs et aux gémissements des humains demeurés valides, à l'ultime râle des futurs trépassés. Les rares personnes à garder